

Le conte arabe

dédales, ruelles et venelles

Pour écrire ces quelques lignes, il faut d'abord trouver par quelle porte, par quelle fenêtre, entrer dans une définition possible de ces deux mots.

Commençons par « arabe »...

Comment définir le monde arabe ou la culture arabe en tenant compte de toutes les diversités, de toutes les particularités et sans en exclure quiconque ?

Pour être crédible, prenons d'abord un critère objectif : la liste des pays de la Ligue Arabe. Pourquoi la Somalie en fait partie et pas l'Ethiopie ? Les contes des deux pays sont très souvent les mêmes. Et les récits collectés au Tchad, en dialecte arabe, doivent-ils être classés dans une autre aire culturelle uniquement parce que ce pays ne fait pas partie de la liste ? Voilà qui complique la tâche.

Que faire de Malte : seul pays du monde où la langue officielle est un dialecte arabe ? Et les locuteurs de langues dites minoritaires : les Dinka du Soudan, les sudarabophones du Yémen, les Touaregs que les frontières et les états veulent absolument fixer dans la sédentarité. Comment aborder la littérature orale des Juifs du Maghreb ou d'ailleurs, des Chrétiens du Moyen-Orient, des Arméniens de Beyrouth ou d'Alep, des Italiens et des Grecs du Caire ? La liste pourrait être autrement plus longue. Terminer par les locuteurs français et francophones qui se revendiquent d'une culture arabe, au-delà de la provocation, permet de mesurer la complexité d'une telle définition.

Vaste question que celle de l'identité, et si souvent chargée de passions multiples.

Pour simplifier, partons du principe qu'il y a autant d'identités qu'il y a d'individus, de conteurs ou de situations de narration. Pour continuer la simplification, disons que la culture arabe, version pure et dure, est majoritairement musulmane et arabophone. Version soft et ouverte, elle concerne toutes les aires géographiques où elle est plus ou moins dominante, plus ou moins influente et touche toutes les cultures avec lesquelles elle s'est tissée.

A chacun de se définir comme il le souhaite !

Venons-en au conte arabe maintenant.

Un sujet de thèse en plusieurs volumes n'y suffirait pas. J'ai donc pris le parti de persister dans la simplification. Je partirai d'un point de vue purement personnel, un mélange de souvenirs d'enfance, d'images plus récentes et de constatations plus générales.

Si le conte arabe était un personnage, il serait Jeha le fou sage, Haroûn r-Rachîd le calife, un juge (qâdi), un génie (djinn), un ogre ou une ogresse, ch-Châtir Hassan et ch-Châtir Mehammad deux vaillants héros et d'autres encore. Je ne peux résister à l'envie d'y inclure Batboût, par amitié personnelle.

Tous ces personnages ont des frères et sœurs aux quatre coins du monde. Il n'y a qu'à suivre Jeha. Il lui arrive les mêmes histoires que son frère jumeau Nasruddîn Hodja en Turquie et en Iran, et que Juffa en Sicile ou Effendi en Chine.

Il y a aussi tous les personnages qui n'ont pas de nom mais autour desquels on peut tout aussi bien tisser un réseau universel de héros ayant les mêmes caractéristiques et les mêmes destinées. Des « Blanche-Neige », ni blanches, ni neiges, des « Cendrillon » nommées « Mère des cendres » ou pas nommées du tout, des « Petit Poucet », petits certes mais tantôt gousse d'ail, tantôt petit doigt, tantôt pois chiche, pour ne citer que ceux-là. Et encore et toujours mon Batboût, il est plus petit que le tout petit bout de mon petit doigt. Quand il était tout petit !

Ces récits sont de la famille universelle des contes merveilleux. On y retrouve souvent les mêmes motifs, les mêmes quêtes, les mêmes personnages.

N'oublions pas les contes facétieux, avec Jeha comme premier rôle, mais aussi toutes ces histoires où les plus humbles apprennent à vivre aux puissants, où l'absurde est le seul mode de communication entre les personnages. Les fables dont Kalîla wa-Dimna est une source essentielle occupent, elles aussi, une place considérable. Elles font bon ménage avec de multiples versions orales des fables d'Ésope dans les récits traditionnels.

Contes étiologiques païens, contes érotiques, contes philosophiques, contes novellistiques, mais aussi randonnées pour les plus petits, comptines, chansons populaires, poésie orale, proverbes, lecture du marc de café, rituels divinatoires, récits hagiographiques, toutes ces expressions littéraires orales qui obéissent à des règles stylistiques précises et qui s'enrichissent en permanence de l'actualité des narrateurs.

Les épopées détiennent quant à elles toutes les palmes dans la mémoire populaire : Z-Zîr Sâlem, Banû Hilâl, Antar et Abla, Bâïbars, pour ne citer que celles-ci, viennent en bonne place dans l'imaginaire collectif. Certes dites par des hommes, à des auditoires d'hommes, dans les cafés ou sur les places publiques, ces gestes sont connues de tous et de toutes. Les femmes les connaissent et les transmettent quand on le leur demande.

De même, les contes dits de « la ruse des femmes » par exemple qui viennent en premier à la bouche des conteuses quand on les sollicite, font partie du répertoire collectif et pour cause, ils sont l'expression même de la guerre sans

merci entre les deux sexes. Joute amoureuse et violente, rimée et inquiétante qui aboutit au mariage des deux jeunes gens. La planteuse de cumin au Liban est aussi fine que la fille du marchand de pois chiches en Algérie ou que la fille du marchand de fèves en Palestine ou en Egypte.

Quoi ? Toutes ces pages sans citer Les Mille et une nuits ? LE conte arabe par excellence !!

La plus fine et la plus habile entre toutes, notre ancêtre à nous conteuses c'est tout de même Sheherazade.

LE conte arabe c'est Les Mille et une nuits. Voilà pourquoi cette œuvre constitue à elle seule un malentendu de taille entre l'Orient et l'Occident.

Elle est au conte arabe ce que sont les contes de Perrault aux récits populaires français ; une littérature bien écrite, inspirée des traditions orales certes, mais littérature de palais, savante tout de même.

C'est l'arbre qui cache la forêt.

Depuis la traduction de Galland, contemporain de Perrault, Les Mille et une nuits tiennent une place importante dans l'imaginaire du public occidental, dans sa manière de rêver l'Orient. Sheherazade et Shahrâyâr, des palais, des vizirs, des conseillers, des califes avec des harems, des eunuques et des esclaves, des mets exotiques, des hammams, des marchands, des portefaix, des djinns, des voleurs, des femmes rusées, maternantes ou infidèles. Des pêcheur et des femmes captives qui sauvent leur vie en racontant des histoires.

Mais au fait, qui peut vraiment définir le corpus qui constitue cette œuvre remarquable ? Les uns refusent d'y intégrer Sindbad, voyageur au long cours, le condamnant à l'errance éternelle, les autres mettent Ali Baba à la porte comme un 41^e voleur.

Sans compter tout ce que les conteurs rencontrés lors des multiples collectages mettent sous le titre des Mille et Une Nuits. Toutes sortes de contes de tradition orale y sont attribués dès lors que l'histoire a lieu dans une ville, dès qu'il est question de palais, de Haroûn r-Rachîd, de marchands, tant en Afrique du Nord qu'au Moyen-Orient. Et pour faire authentique, les narrateurs arabophones truffent leurs versions orales de formules et de formes en arabe littéral, classique de préférence. Version populaire, Les Nuits sont donc définies par la langue « classique » et l'univers urbain.

On peut aussi citer toutes les versions imprimées, la littérature de colportage, vendues pour quelques sous sur les trottoirs des villes. Je me revois, enfant, regardant ces petites brochures étalées à même le trottoir devant l'un des plus grands cinémas de Beyrouth : Sindbâd était sagement aligné entre une version

courte de z-Zîr Sâlem et une version érotique de Badr z-Zamân. Vingt-cinq piastres.

Galland a fait des émules en Europe ; Mardrus, de Nerval par exemple qui lui ont emboîté le pas, l'un dans une nouvelle traduction, l'autre dans sa création littéraire de grand voyageur.

Les phantasmes nés de cet orientalisme d'époque mènent la vie dure, encore aujourd'hui, à un regard plus contemporain sur la civilisation arabe.

A une époque plus récente, Naguib Mahfouz a revisité les nuits, les a réinventées. Pasolini leur a donné leurs titres de noblesses au cinéma. Comme si l'univers imaginaire généré par cette œuvre est un carrefour incontournable, un passage obligé à chaque œuvre créatrice, à chaque époque. Un texte aux exégèses multiples que les traducteurs, nombreux, embrassent avec passion : Khawam, Bencheikh, Miquel.

La tradition orale s'est elle aussi complètement réapproprié les 1001 nuits. Elle les a détournés, recyclés, modernisés. Elle leur a donné une deuxième vie dans l'imaginaire populaire.

Le conte arabe c'est aussi une langue, une manière de dire, quelle que soit l'identité linguistique des conteurs. Elle relève de la broderie au long cours avec des pleins et des déliés, des assonances en lieu et place d'ajours. Une langue nourrie de proverbes, de formules et de manières de dire très imagées et rimées : « Elles avaient pour seul lit la terre et pour seule couverture le ciel » signifie « Elles étaient si pauvres qu'elles n'avaient qu'elles même au monde ». « L'oiseau s'est envolé et je vous souhaite une bonne soirée » signifie « Ils ont vécu longtemps dans les plaisirs et les délices de la vie et qu'il en soit de même pour vous qui m'écoutez ici », c'est-à-dire, en langage plus familier « Je les ai laissés là-bas, je suis venue ici et mon conte est fini »

Comme le conte est d'abord une affaire de bouche, d'échange entre un narrateur et un auditoire, il recycle tant l'œuvre littéraire que les récits de transmission orale, voire les feuilletons brésiliens, américains et autres.

Comme tous les récits de tradition orale, il ne vit que par le souffle de ceux qui les transmettent. C'est le conteur qui donne vie au conte en le disant, à condition qu'un auditoire veuille l'écouter. Les contes portent donc en eux l'identité, la créativité, la vision du monde et les soucis quotidiens des conteurs. Comme eux, ils sont vivants et donc variables à souhait. Ils se renouvellent, se transforment, engendrent des genres nouveaux.

Il ne faut donc pas s'étonner d'y trouver des détails de la vie moderne : voitures, mobilier à l'européenne, cravates, etc.

Aujourd'hui, des histoires drôles relatives aux derniers événements de New-York et d'Afghanistan fleurissent dans toutes les bouches, tant au Maghreb qu'au Moyen-Orient et viennent relayer celles qui mettent à mal les régimes politiques locaux.

Littérature orale vivante, mouvante, variable et créative à souhait.
A écouter, à entendre, à vivre et à suivre ...

Mes quelques lignes sont terminées.
Si vous les trouvez douces, vous me devez une histoire,
Si vous les trouvez amères, vous me devez une chanson.

Praline Gay-Para

Article publié dans *Mosaïques*, 300 ouvrages pour s'aventurer dans les littératures du monde arabe, I.M.A. et Centre de promotion du livre de jeunesse, 2001